

A madame C. D....

Oui, madame, comme je vous le disais dimanche à la première séance du Conservatoire, je passe chaque année deux ou trois mois sans entendre une seule note de musique. Vous voulez absolument croire que cette abstinence est forcée et qu'elle me pèse. Je voudrais, au contraire, qu'il dépendît de moi de la prolonger. Vous me plaignez sincèrement, m'avez-vous dit; vous êtes mille fois trop bonne, madame. Mais sachez que je profite de cet intervalle de silence et d'isolement pour me donner à moi-même les plus beaux concerts du monde, pour m'exécuter à moi-même les plus merveilleuses symphonies. Pour cela, je n'ai qu'à puiser dans la répertoire de ma mémoire, où sont fidèlement gravés une grande partie des chefs-d'œuvre de Haydn, de Mozart, de Beethoven, de Gluck, de Rossini, de // 11 // Weber. Je peux bien me vanter ici de cette faculté qui suppose, hélas! l'exclusion de plusieurs autres facultés plus précieuses. Et je vous prie de croire que dans ces séances tout à fait intimes et individuelles, — car, malheureusement, je ne puis y admettre personne, — tout mon monde est à son poste, attentif et exact, mes choristes comme mon orchestre. Pas un de mes virtuoses qui se permette la moindre fausse note, le moindre accroc, la moindre infidélité. Mais, pour réaliser ce rêve, une condition est nécessaire, une condition qui vous paraîtra bien dure peut-être... Il faut se plonger dans le vaste sein de la nature, il faut aller respirer l'air des montagnes, des plaines, des forêts; il faut briser toute communication avec le monde des affaires et des plaisirs; il faut oublier Paris, mais l'oublier au point de le perdre entièrement de vue, le placer à dix millions de lieues, et ne pas permettre à ce perfide et enchanteur de se glisser jusqu'à vous par la voie des journaux et des correspondances, et de venir troubler la vie simple, unie et calme que vous vous êtes faite. — Oh! je sais bien, madame, que ce que je dis là est tout à fait héroïque, et c'est sans doute pour cela que vous me plaignez tant.

C'est ainsi qu'à la fin du mois d'octobre d'une de ces dernières années je me donnai la *symphonie pastorale*. Quand je dis «je me donnai,» je vous préviens que c'est une façon de parler. En effet, ce n'est pas que j'eusse rédigé un programme d'avance, de manière à ce que, à tel jour ou à telle heure, mes musiciens ordinaires eussent reçu l'ordre de me faire entendre le chef-d'œuvre de Beethoven. Rien n'est moins facultatif: il ne dépend pas plus de ma volonté d'ouvrir les séances de ce genre qu'il ne dépend d'elle de les clore. L'aimable et ingénieux auteur du *Voyage au tour de ma Chambre* vous expliquera toute la philosophie de ces phénomènes de *l'union de l'âme et de la bête*. Je vous y renvoi et je viens à mon récit.

C'était donc à la fin du mois d'octobre. La nuit était si belle, la lune si resplendissante dans un ciel si bleu et si constellé! Comment consentir à s'enfermer dans une chambre quand on a là, devant soi, les pentes parfumées du Luberon, ces pentes agrestes où le pied foule des touffes de thym, de lavande, d'hysope, en contournant des bouquets de pins et de chênes verts! lorsque l'on domine cette plaine dans les sinuosités de laquelle la Durance étend les replis de son ruban argenté! Nous étions trois; nous échangeions peu de paroles. Qu'avions-nous à nous communiquer? Nos pensées et nos sensations étaient à l'unisson. Ce que

l'on éprouvait trouvait à l'instant un écho dans les deux autres. Il est des jouissances si vives et si pures à la fois qu'elles sont doublées alors qu'on les sent partagées; aussi deviennent-elles une vraie souffrance lorsqu'on les éprouve isolément, tant elles ont d'intensité. Le lointain et paisible roulement des eaux de la Durance sur son lit de galets, de légers bruissements dans les herbes, par moment des craquements indistincts dans les arbres, le concert des grillons, qui se taisaient à notre approche, pour reprendre, à quelques pas derrière nous, leurs trilles gais et monotones, étaient les seuls bruits qui se faisaient entendre dans la profondeur du silence de la nature, et qui, loin de l'affaiblir, ne faisaient que rendre plus sensible l'image de son recueillement imposant. Tout à coup, dans le feuillage d'un des peupliers qui ombragent les rives du *Cabedan neuf* (un canal d'irrigation qui suit la chaîne de la montagne), nous crûmes entendre une mélodie étrange; étrange, en effet, à cause du moment. Nous nous arrê tâmes pour mieux écouter. Nous ne nous trompions pas. Cette mélodie était le chant d'un petit oiseau, que la clarté de la lune tenait éveillé, mais un chant timide, *sotto voce*, un gazouillement plutôt qu'un ramage, un nocturne plutôt qu'une cavatine, comme si la voix du petit musicien eût attendu la chaleur et la lumière du jour pour oser se lancer. Que faisait ce petit oiseau dans ce peuplier? Y avait-il construit son nid au printemps? Ou bien était-il né sur cet arbre où il venait s'abriter le soir? Pour-qui chantait-il sa chanson, qu'il poursuivait imperturbablement sans craindre les oiseaux de nuit? Nous restâmes là tous les trois, écoutant ce ramage, suspendant notre respiration. Puis, nous nous retirâmes sur la pointe du pied pour ne point effaroucher l'hôte du peuplier et le laisser jouir du sommeil qu'il avait si bien gagné.

Quand nous fûmes rentrés, au lieu d'imiter l'exemple de mes compagnons, qui regagnèrent chacun leur lit, je restai dans la salle, m'étant déjà installé dans un antique fauteuil, auprès du foyer de la cheminée, sans autre clarté que celle de la flamme du foyer se projetant sur les murs blancs. Là, écoutant encore en esprit le chant de la fauvette, je me mis à sommeiller plutôt que je ne m'endormis, et, par une association naturelle d'impressions, ce chant de la fauvette réveilla dans mes souvenirs les mélodies de *la Pastorale*, et me voilà assistant à une merveilleuse exécution de cette symphonie. Une symphonie dans un fauteuil! Rien n'y manqua. Et quelle justesse d'intonation! quelle précision! quelles sonorités! Seulement, les voix du grand orchestre de la nature venaient s'adjoindre, par moments, à l'orchestre de Beethoven; la vague et sourde clameur de la rivière, le bruissement des insectes, le souffle du vent dans les feuilles ajoutaient leurs harmonies aux harmonies du maître, et quand, à la fin de la «scène au bord d'un ruisseau,» l'orchestre se tut pour laisser la parole au coucou, à la caille et au rossignol, ma petite fauvette se mit à accompagner le trio avec son sifflotement *con sordini*.....

Quel poème, madame, que cette symphonie que nous avons entendue il y a huit jours! Ils appellent cela de la musique descriptive. Laissons-les dire. Le poète a chanté, en effet, les aspects et les beautés de la nature mais, au milieu de la nature, il a placé l'homme; mais, au-dessus de la nature et de l'homme, il a montré Dieu. La nature, c'est le premier

morceau de la symphonie. La nature et l'homme, c'est l'adagio et le scherzo. La nature, l'homme et Dieu, c'est l'orage de le Cantique final. Voilà les trois personnages et les trois actes du drame. Voyons l'enchaînement des scènes.

Le premier allégo est intitulé: *le Calme des champs*. Dès la première mesure, vous êtes transporté dans les bois, sur les coteaux. Quelle pureté! quelle fraîcheur dans l'air! quelle vaste étendue embrassent vos regards! que de détails, que d'accidents sous vos yeux! Vous savourez lentement, l'une après l'autre, ces images riantes et gracieuses! Les troupeaux se mettent en mouvement sur les collines; vous entendez la cloche du bélier murmurer confusément dans la vallée; vous voyez le lac qui moutonne, la cascade qui bondit; des bandes d'oiseaux traversent l'air et vont se cacher dans les grands arbres, qu'ils remplissent de leurs gazouillements. De temps en temps, les ombres d'épaisses nuées jettent comme un linceul sur la terre, mais un rayon se glisse à travers les découpures des nuages, et l'astre du jour reprend son éclat.

L'andante est intitulé: *Rêverie d'un poète au bord d'un ruisseau*. Le poète sent le besoin de recueillir toutes ses impressions. Que de trésors d'idées, de sentiment, de sensations délicates se trouvent dans ce morceau! Comme on est bercé voluptueusement à ces molles et belles mélodies! L'âme du compositeur s'exhale tantôt en élans de joie, tantôt en plaintes timides, et le chant des oiseaux répond à ses derniers accents. À quelle délicieuse langueur se laisse-t-on aller! Comment on se sent pénétré par cette surabondance de vie, qui émane du sein fécond de la nature! Quel oubli du monde, des misères et des puériles vanités de l'existence des cités!

Le poète se réveille aux sons de la danse champêtre. Les jeunes filles, les jeunes hommes accourent à la fête de tous côtés, par tous les sentiers. La danse commence; c'est le hautbois, c'est le cor, c'est le basson rustique, qui disent le refrain montagnard. Les rondes s'entrelacent, les groupes s'animent de plus en plus. Tout à coup, une troupe de bergers envahit, avec une joie bruyante, le lieu du bal, et leur danse grotesque et leurs lourds sabots de bois contrastent avec le légèreté des pas des jeunes filles.

On ne saurait trop admirer la puissance de génie que suppose une composition dont les deux tiers ne cessent d'intéresser et de charmer l'auditeur avec des images constamment douces, reposées et souvent répétées. Mais la rafale rase la terre et balaye la poussière des champs. Le bal cesse: paysans et paysannes s'enfuient avec effroi. Le *ré bémol* frissonne aux basses comme le vent qui mugit; la grêle frappe, rebondit et roule; la pluie tombe par torrents, les arbres se courbent et craquent, l'éclair et ses cliquetis de lumière brillent dans les ténèbres, la foudre abat le vieux chêne et fend le rocher, des vapeurs enflammées traversent l'horizon; puis, la rafale culbute tout sur son passage, fait rebrousser le torrent, ravage la plaine, remonte sur la montagne pour redescendre dans la plaine et tournoie dans l'air comme si la terre allait être bouleversée dans ses fondements. Et, à côté de tous ces bruits et des clameurs de cet

épouvantable chaos, prêtez l'oreille à ces silences mornes, à ces voix glacées, à ces cris étouffés par la stupeur: entendez ces sifflements aigus de la petite flûte qui percent à travers le chaos des éléments conjurés! C'est tantôt une étincelle, un point de feu qui brille et s'éteint dans la nue; tantôt c'est le vent en furie qui se fait un sillon à travers la forêt et dans les aspérités des rochers; cependant, la pluie se calme, le vent s'apaise, le tonnerre s'éloigne, le ciel s'éclaircit, l'horizon redevient radieux; le chalumeau du pâtre fait entendre, du haut de la montagne, son chant de joie. Ici, encore, l'illusion est portée à son comble: on croit sentir la fraîcheur, l'humidité de l'air après l'orage. Un frisson de bien-être circule dans les membres, on se sent renaître.

Il semble que tout soit dit, que le poète n'a plus rien à ajouter à ces tableaux, à ces effets terribles et émouvants; mais le génie est inépuisable. Après cet orage si riche de couleurs, si effrayant de vérité, le compositeur fera entendre un chant religieux, un cantique d'actions de grâces, un hymne, l'hymne de la nature reconnaissante envers son créateur. C'est véritablement // 12 // -ritablement [véritablement l'hymne incessant, l'Hosanna sans fin que ce chant sublime, entonné successivement par toutes les voix de l'orchestre, les unes éclatantes et solennelles, les autres douces et voilées; c'est l'hymne avec ses strophes, tour à tour calmes, limpides, altières, enflammées. Quel splendide chef-d'œuvre!

Et maintenant, madame, ayez pitié de mon insuffisance, et pardonnez-moi ma témérité. De pareilles œuvres ne s'analysent pas! seulement, après les avoir entendues, on éprouve le besoin de s'épancher; c'est ce que j'ai osé faire aux risques et périls de mon amour-propre, mais je tenais à vous raconter ma symphonie sans orchestre, et je n'ai pas su m'arrêter au point où mes impressions devaient rencontrer les vôtres.

J. D'ORTIGUE.

P. S. Le *post-scriptum* pour vous, mon cher Heugel; car je ne dois pas laisser incomplet le compte rendu de cette séance du Conservatoire. Après l'ouverture et de superbes fragments d'*Iphigénie en Aulide*, de Gluck, dont les solos ont été chantés par Crosti (Agamemnon) et Bonnesseur (Calchas), une jeune personne, d'une physionomie modeste et charmante et singulièrement expressive, s'est présentée pour jouer le beau concerto de piano, en *sol* mineur, de Mendelssohn. Cette jeune personne est M^{lle} Rémaury, excellente élève de M. Le Couppey. Quel aplomb, quelle sûreté, quelle vigueur, quelle délicatesse et quelle égalité dans le jeu de cette jeune et admirable pianiste! Avec quelle intelligence elle a fondu ses traits dans les sonorités de l'orchestre, et les en a détachés tour à tour! Et quelle belle œuvre, quelle composition magistrale! Qu'il y a de charme dans ces groupes de violoncelles de l'andante, et d'élan et de grâce dans le finale! Aussi quels succès! quels bravos! quel enthousiasme!

M. Deldevez, second chef d'orchestre du Conservatoire, a très-habilement dirigé l'exécution de la symphonie et du concerto.

Tandis que ces choses se passaient à la salle des Menus-Plaisirs, il y avait du nouveau au Concert populaire du Cirque. Un violoncelliste italien, M. Piatti, s'y faisait entendre, pour la première fois, dans un concerto de Molique, pour violon, arrangé par Krummer. M. Piatti est un violoncelliste de premier ordre. Une intonation d'une pureté parfaite, une justesse admirable, une suavité merveilleuse, un archet large, puissant et facile d'où découlent, dans le médium comme dans le haut, les mélodies les plus accentuées et les plus élégamment phrasées, voilà ce que distingue M. Piatti, qui sera, comme disait notre ami M. Armand de P..., le *Patti* concertant de la saison.

L'ouverture de *Geneviève* [*Genoveva*], de Schumann, a excité, dans une partie de l'auditoire, les plus vifs applaudissements, tandis qu'elle a soulevé quelque opposition dans une autre partie du public. Cela n'a rien d'étonnant. Il y a des gens qui croient devoir se montrer sévères à l'égard d'un homme tant qu'il est encore en discussion et qu'il n'est pas définitivement consacré. A vrai dire, le style de Schumann a quelque chose d'un peu trop compact, ce qui n'empêche pas que son ouverture ne contienne d'étincelantes beautés.

Mais comment se fait-il, me direz-vous, que vous nous rendiez compte de deux séances qui ont eu lieu en même temps sur deux points de Paris assez éloignés l'un de l'autre? — Par un moyen bien simple, s'il n'est ingénieux. Je suis sorti du Conservatoire après le concerto de Mendelssohn, et, à l'aide d'un phaéton de remise, je me suis rendu en dix minutes au Concert populaire, où j'ai pu entendre Schumann et Piatti. Je suppose que les symphonies en *sol* mineur, de Mozart, en *ut* mineur, de Beethoven, et l'andante du 50^e quatuor de Haydn, d'une part, et, de l'autre, les fragments du *Siège* [*Siège*] de *Corinthe*, et la grandiose ouverture d'*Euryanthe*, ont produit leur effet accoutumé.

Les *Concerts populaires de musique classique* ont donné à MM. Ch. Lamoureux et Rignault l'idée de fonder des *séances populaires de musique de chambre*, avec le concours de MM. Colonne, Adam, Camille Saint-Saëns, etc. La première séance a eu lieu mardi 8 décembre, dans la salle Herz, et avait attiré un auditoire aussi enthousiaste que nombreux. L'admirable quintette de Mozart, en *la*, avec son adagio d'une suavité céleste, le sonate de Beethoven, œuvre 22, les variations du 76^e quatuor, d'Haydn, une sonate de violon, de Porpora (1754), la sérénade de Beethoven, pour violon, viole et violoncelle, ont été exécutés avec une perfection irréprochable, et ont été accueillis avec des bravos prolongés. Notre public devient décidément musical, et le succès de la belle œuvre de MM. Lamoureux et Rignault est assuré.

LE MÉNESTREL, 13 décembre 1863, pp. 10–12.

Journal Title:	LE MÉNESTREL
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	dimanche
Calendar Date:	13 DÉCEMBRE 1863
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	2
Year:	31 ^e ANNÉE
Pagination:	10 à 12
Title of Article:	CONSERVATOIRE
Subtitle of Article:	Première séance extraordinaire de la Société des Concert. — Un quatrième oiseau dans l'andante de la pastorale. Septième concert populaire de musique classique. — Première séance populaire de musique de chambre,
Signature:	J. D'ORTIGUE.
Pseudonym:	None
Author:	Joseph d'Ortigue
Layout:	Internal main text
Cross-reference:	None